

Rachelle Renaud est née dans le Sud-ouest ontarien mais elle réside au Québec depuis 1992. Bien qu'elle ait publié un roman, *Le roman d'Eléonore* (VLB éditeur, 1996), et de la poésie (dans plusieurs revues), elle s'efforce de se créer une renommée comme nouvelliste.



Faune urbaine

Allez savoir pourquoi, c'est l'été des bêtes, un vrai fléau.

Une amie, résidante d'un quartier où trônent de grands arbres, se plaint des écureuils qui, cet été, semblent provoquer des dégâts considérables. Elle en voit six ou sept à la fois qui se promènent sur les fils électriques. Ils mangent et déterrent toutes les fleurs qu'elle plante. Bref, du jamais vu. Je m'offre pour faire des recherches sur Internet et quelques jours plus tard, je lui fais un bilan de mes trouvailles.

— Eh bien, j'ai trouvé des données assez précises sur les écureuils.

— Je t'écoute.

— Tiens-toi bien. La saison du rut débute dès le mois de janvier. La période de gestation est de seulement 44 jours. On dit que les femelles ont des portées de trois ou quatre petits... et que parfois elles ont deux portées par saison...

— Oh mon Dieu, je m'en doutais...

— Ne t'en fais pas. J'ai trouvé un site Web qui offre une gamme impressionnante de produits pour éloigner les rongeurs. L'entreprise "Tous les moyens sont bons" vend des aérosols pas nocifs aux oiseaux. Tu ne veux quand même pas tuer tes cardinaux. Il y a aussi des appareils à ultrasons, des liquides dissuasifs qui sont résistants à la pluie...

— Ce qui serait bien plus efficace que le sang séché que j'éparpille. Je dois en mettre tout autour du jardin à tous les deux jours...

— Tu sais, je n'avais jamais entendu parler de sang séché pour éloigner les bêtes! J'ai trouvé une consigne assez cocasse à ce sujet: «Il est recommandé de ne PAS faire sécher le sang d'animal frais soi-même...»

— Franchement, c'est... macabre comme idée...

— Ah, on sait jamais. En tout cas, ma chère, le sang séché n'est pas très efficace. Il faut aussi oublier les boules à mites et les flocons de naphthaline. Les résultats sont à peu près nuls.

— Alors, il n'y a aucun produit à toute épreuve contre ces sales bêtes???

Eh bien, je crois avoir trouvé. Il y a d'autres substances disponibles qui sont censées être beaucoup plus sûres...

— Oui, oui, vas-y. Quelle histoire!

— Eh bien, paraît que l'urine de coyote ou de renard est le produit le plus efficace pour éloigner les écureuils, les chats, même les rats laveurs...

— C'est pas vrai!

— L'urine de coyote se vend à 15,99 \$ la bouteille et le distributeur se vend à 7,99 \$. En dollars américains, bien entendu. C'est peut-être la meilleure solution.

Un ancien voisin vient tout juste d'aménager dans un quartier où les loyers sont plus modiques. Aux prises avec une invasion d'une autre nature, il me lance un S.O.S. La faune du coin a la réputation d'être assez volage, ça rôde la nuit, mais il ne se sent aucunement atteint, après tout, ces gens sont sympa et pas du tout violents... Non, son problème réside, c'est le cas de la dire, ailleurs. Ce ne sont pas ses voisins qui se pavanent effrontément sur les lieux, mais les foutus de pigeons, et ce sur les rebords de fenêtre. Ils y nichent même la nuit, se cognent la caboche contre une sorte de porte condamnée, mystérieuse, à l'étage supérieur. Le bail signé, le concierge n'a pas la langue dans sa poche. Que veux-tu, j'ai bouché l'entrée au grenier. C'était devenu un vrai pigeonnier, ce qui ne faisait pas le bonheur des anciens locataires... Le lendemain, le nouveau locataire, en se tortillant le cou, put examiner l'endroit en question. Il descendit sur-le-champ frapper à la porte du concierge. Monsieur, je tiens à vous dire qu'il y a quelques pigeons qui sont restés coincés dans le grenier. Faites vite, ça presse! Oui, oui, Monsieur, d'ici quinze jours, tout rentrera dans l'ordre. Le proprio, absent, préoccupé par d'autres achats spéculatifs, fait le mort. Loyer pas cher, roucoulements et fiente compris, une vraie aubaine. Je mentionne l'adresse du site Web meurtrier. Devant la catastrophe, tous les moyens sont bons.

Chez nous, au cœur de notre quartier tant convoité, — les candidats pour chaque logement qui se libère sont légion — cela se passe autrement. Les écureuils fouillent dans les sacs de vidanges et, décor urbain oblige, planent et se posent les pigeons. Il faut dire qu'il y en a même plus de pigeons que d'habitude dans les parages, grâce à la générosité d'une vieille voisine, cas classique, qui refuse d'entendre raison et, s'apitoyant sur leur sort, leur jette une fournée de pain à tous les matins. Le voisin de ruelle d'en face en est aussi pour quelque chose. Ce bonhomme, un mal en attire un autre, qui a même une démarche de pigeon, mon chum en convient, entretient mal son bâtiment. Pour tout dire, celui-ci est plein de trous et est en train de devenir un pigeonnier à ciel ouvert. Cette baraque, une boutique de teinturier du tournant du siècle, porte encore sa nomenclature d'origine. Les lettres TEINTURIERS LÉVEILLÉ, gracieusement tracées, ajoutent un cachet aux lieux. Elles feraient l'honneur de l'ancien commerçant qui y exerçait son métier, car elles sont toutes blanchies par le soleil. Je me dis qu'un jour, ces mêmes lettres luiront tel du phosphore fatal, à cause de la fiente de pigeon. Mon chum dit que parfois j'exagère. (Ce n'est pas à lui que je raconterais l'histoire d'un de nos copains qui dit avoir été attaqué par trois pigeons là-haut sur le Mont-Royal au moment où il grignotait des pinottes. Pleine vue sur la ville, température idéale... et escarmouche avec des pigeons. Les actes de violence perpétrés dans la métropole ne se limitent pas à ceux répertoriés dans les journaux. Comme dit le dicton, la ville est une jungle.)

Sur les hauteurs du Mont-Royal rôdent, audacieux et libres, des coyotes, quelques renards argentés. Tandis qu'ici au cœur de la ville, nous sommes envahis par des bêtes on ne peut plus ordinaires: écureuils, pigeons, le rare raton laveur. Sans mentionner l'animal le plus répandu, le plus surnois et tordu de tous: le chat. En effet, cet été, nous sommes la proie de ce que j'appelle «le fléau des félins». Expression que mon chum, pour une fois, trouve tout à fait juste. La présence de l'ennemi numéro un se fait sentir. Crottes fraîches

déposées entre la sarriette et la ciboulette, traces tenaces sur barbecue et cadres de porte. L'ennemi est littéralement à nos portes!

Les locataires ont tous les droits, demandez à n'importe quel propriétaire qui a cru bon plaider sa cause devant la Régie du logement. Sous notre toit, aucun animal n'est permis, ce qui ne semble pas être le cas chez nos voisins. Dans le triplex côté ouest, du côté qu'on croyait sûr de toute invasion de quadrupèdes de tout acabit, il y a exactement quatre chats, dont un abyssin mâle au même étage que nous, c'est-à-dire au deuxième. Les prouesses aériennes de ce félin coupent le souffle. Chaque nuit, il fait un saut élastique et traverse allègrement nos treillis et boîtes à fleurs pour aller roupiller sur le toit du hangar derrière chez lui. Par conséquent, le trafic nocturne sur notre terrasse a décuplé. Auparavant, pas un chat. Désormais, la ruée. Les maîtres de ce mâle superbe jurent que c'est un chat sage et très timide. Est-ce de sa faute si les femelles lui courent après? Lui qui ne pas demanderait mieux que de dormir paisiblement à la belle étoile.

Du côté est, habite un jeune couple qui s'affaire à jardiner et à traiter leurs enfants aux petits oignons. Leur marmaille comprend des garçons jumeaux et un trio de chats, deux femelles et un magnifique matou gris tigré aux pattes blanches. Ce gentil couple ferme les yeux au fait que leurs mignons matou/minettes pissent, défèquent et copulent dans notre cour. Ils se disent pas responsables des périples nocturnes de leurs adorables chats. Puisque nous entretenons de bons rapports avec les maîtres de ces petits, mais pas si petits que ça, monstres, nous avons appelé un chat un chat. Nous trouvant dans l'obligation d'appliquer du poivre de cayenne pour délimiter notre territoire à nous, nous avons tenu à les aviser. Leurs chats couraient la nuit, ce qui comporterait désormais certains risques supplémentaires, nommément brûlures et irritations des yeux et de la peau. Les voisins ont été polis. C'est votre droit, mais encore une fois, nous ne sommes pas responsables de nos chats, la nuit. (En d'autres mots, soyez raisonnables, un chat demeure un chat. La nuit, tout lui est permis.)

C'est de même pour les règlements de la ville. La loi municipale reste coite sur le coït libre des chats. Aucune laisse requise, même pas dans les parcs publics. Bientôt les chats seront les bienvenus dans les bistrotts et restos, ce n'est qu'une question de temps. Ces bêtes sont déjà rois et maîtres. Ça détruit le sommeil des concitoyens, ça gâche la beauté durement gagnée des lieux et ça mine le bien-être public. Impunément. C'est le cas dans notre quartier où pullulent les animaleries et les boutiques de prêteurs sur gages, autre fléau de notre ville gérée par un borgne au pouce vert. Un vrai bulldozer qui protège les fleurs, mais qui n'hésite pas à écraser les pieds de quiconque ose jouer dans ses plates-bandes. Donc, tout résident qui se respecte, à un moment donné, doit se faire justice soi-même. Qui veut la fin veut les moyens.

Les produits que nous avons choisis pour éloigner les chats sont fort efficaces. Malheureusement, leurs effets sont de courte durée. Et comment arriver à prendre l'habitude d'appliquer les diverses substances anti-chat à tous les cinq jours, à tous les dix jours, *par temps sec* entendu? (Ce qui laisse sous-entendre qu'en temps pluvieux, rien à faire, il pleut des chats.) On a beau déclarer haut et clair la guerre aux félins, comment penser à arroser

et à saupoudrer de granules les périmètres de son lopin de terre systématiquement, beau temps, mauvais temps? La vie, et surtout pas la nôtre, ne gravite pas autour des caprices des félins. Du moins, ce n'était pas le cas jadis. Jadis nous pouvions respirer par le nez et profiter pleinement de la belle saison, sans nous sentir lésés dans nos droits les plus fondamentaux. Nous n'avions donc qu'une seule solution: éradiquer le mal à sa source. Nous débarrasser des chats.

Notre guerre terrestre débuta en douceur. Mon chum eut l'idée de mettre quelques souricières comme armes de dissuasion derrière la boîte à fleur où les géraniums ne tenaient plus le coup. Ces pauvres fleurs se retrouvaient, pour leur malheur, en pleine voie d'accès au toit du hangar avoisinant où forniquait, bien malgré lui, le matou abyssin. En dépeçant le poulet rôti comme appât de chat, nous nous sommes dit que ce n'était pas un acte criminel. Nos supposées victimes, les chats téméraires, risquaient de se faire pincer la patte, pas plus. Notre but n'était pas de leur faire mal, mais de leur faire peur. En pleine nuit, un déclic, un petit cri de douleur. Un saut, un autre cri mal réprimé, puis une série de pas feutrés, secs, feutrés, secs, s'éloignant jusqu'au bout de la terrasse, suivie d'un bruit métallique intermittent, une sorte de reggae de ruelle, interprétée par une patte velue prise dans un coquet piège en bois, jusqu'à la toute dernière marche de l'escalier en fer forgé.

Il faut dire que, dès le départ, nous étions parfaitement conscients qu'un tel geste comportait de réels dangers en ce qui avait trait à notre vie sociale dans le quartier. Si nos voisins notaient la présence de souricières dans un endroit aussi compromettant, auquel nous étions les seuls à avoir accès, ce serait le début de la fin. Bref, on nous pointerait du doigt, nous traitant comme des parias anti-chats. N'est-ce pas que des résidants d'un autre quartier avaient traîné un vieil original en cour lorsqu'il fut soupçonné d'avoir leurré des chats dans sa cour, venez, les petits minous, j'ai quelque chose pour vous, puis de les avoir découpés en morceaux et mis aux ordures. Mais dès la déclaration de guerre faite, plus rien ne pouvait nous arrêter. Somme toute, si la situation ne se réglait pas subito presto, bientôt des clones de ce spécimen abyssin se feraient voir partout. Ils seraient là, tapis derrière chaque arbuste, derrière chaque clôture fut-elle trois mètres de haut, prêts à faire le saut du siècle. Droit dans notre cour ou dans celle d'un autre, s'appropriant un pied-à-terre discret et de bon goût, soit dans notre petit coin de verdure ou dans celui d'un autre. Les voisins sans chat seraient ravis qu'il y ait enfin quelqu'un qui osait lancer la première pierre. Entre une cour mal défendue et les toits, les terrasses fleuries, il n'y a qu'un pas. Déjà un matou, comment savoir lequel, pissait à intervalles réguliers sous la fenêtre de notre chambre. Dans un moment lyrique, mon chum l'a exprimé ainsi: «Le chat de ville répand ses odeurs aussi nauséabondes que celles de la mouffette, particulièrement lorsque giclées aux petites heures du matin. Quel cruel réveil!»

La stratégie des souricières fonctionnait à merveille. Nous n'entendions rien car, nous sentant enfin en sécurité, nous dormions d'un sommeil profond. Mais nous étions sûrs de notre coup car les souricières disparurent, l'une après l'autre, le mâle abyssin se la coulait douce et prenait visiblement du poids. Avec un peu de chance, il lui serait bientôt impossible de faire son vol plané vers la piste d'atterrissage, notre treillis. Reste que le

matou sans nom ni manières laissait toujours sa trace sur nos meubles de terrasse ainsi que sur le mur sous notre fenêtre, sa pissotière de prédilection. Et de nombreux chats se promenaient toujours dans la cour, nuit et jour. Les voisins proprios de chat les voyaient faire, mais ne levèrent pas le petit doigt pour remédier à la situation.

Voilà ce à quoi je pensais lorsque j'ai tiré sur la détente du pistolet à air comprimé pour la première fois. L'arme déchargeait des plombs de calibre .177 à une vitesse de 430 pieds/seconde. Les voisins, modèles de citoyenneté sur tous les points sauf un, n'avaient pas levé le petit doigt pour venir à notre secours. Alors, libre à moi de me servir de mes dix doigts pour arriver à mes fins. Lorsque le va-et-vient félin continua de plus belle, (les chattes en chaleur ont appris à sauter au-dessus des souricières pour atteindre l'objet de leur désir, même le poivre de cayenne ne semblait plus avoir d'effet) tuer les chats était devenu ma préoccupation principale, mon obsession. Mon chum a tenté de me calmer, de me raisonner. Manipuler une telle arme pouvait s'avérer dangereux. Il y a des enfants qui jouent dans la ruelle, même après la tombée de la nuit. Bref, une ruelle n'était pas une zone de guerre. Lorsqu'il me faisait la leçon en me lisant à haute voix l'avertissement du mode d'emploi: Ce pistolet n'est pas un jouet, je lui ai répondu qu'il avait raison. Mais arriver à se débarrasser de ces maudits chats était loin d'être un jeu d'enfant.

L'idée m'était venue de me servir d'une vraie arme lorsque je me rappelais une conversation que nous avons eue avec un voisin l'été précédent. La présence des pigeons nous préoccupait à l'époque, alors nous l'avions consulté. Il nous avait déjà dit avoir la solution contre les pigeons. Il s'y connaissait: car il est employé de Hydro Québec et éliminer les pigeons qui nichent autour des transformateurs fait partie de ses tâches. Ceci nous rassurait. En temps et lieux, dès les premiers signes d'une invasion de pigeons sur notre terrasse, nous saurons à quel bourreau s'adresser. Aux dires du voisin, il n'y avait rien à craindre. L'exécution aurait lieu vers les cinq heures du matin, à la même heure que dans les prisons des États, dit-il en ricanant, où l'on grille le corps de criminels en prenant soin de les beurrer de crème conductible, dans le temps de le dire. Dernière consigne: disposer des cadavres de pigeons discrètement et prestement et personne ne se douterait de rien.

En dépit des protestations de mon chum, j'ai téléphoné au voisin assassin de pigeons pour lui demander de me donner des leçons de tir. Afin d'éloigner tout doute, je lui expliquai que mon pauvre père, cultivateur en Estrie, était aux prises avec une invasion de marmottes et que je m'étais offerte comme volontaire dans sa guerre contre les rongeurs. Le voisin acquiesça et le tour fut joué.

J'avais fait des recherches sur Internet au sujet des pistolets à air comprimé. On pouvait se procurer une telle arme sans permis dans la plupart des états américains ainsi qu'au Canada. J'en ai commandé un, ainsi que deux sortes de plombs: genre BB et genre dit parachute. J'ai opté pour des plombs parachute pointus comme dernier recours, puisque ceux-ci pénètrent profondément dans la peau de la cible.

Bien entendu, ma chasse aux chats se faisait la nuit. Mon pistolet se déchargeait assez discrètement, tuff, tuff, mais je ne tirais qu'un ou deux coups de suite, puis je rentrais vite chez nous. Il faut dire qu'au début, je faisais preuve de beaucoup de retenue. Mes

premières munitions furent les plombs BB. Je visais un objet, une canette, un mur, un pan de clôture, qui se trouvait en proximité d'un chat, à une distance de 40 à 50 mètres environ. Ceci créait un ricochet et faisait déguerpir le chat. Par la suite, je devenais plus osée dans mes tentatives. Je gardais la même distance sécuritaire, question de ne pas offusquer les voisins, mais pour faire peur aux chats, je visais directement sur eux, toujours aux membres postérieurs. Puis, devenue impatiente, je m'approchais d'eux, visant à une distance de moins de 30 mètres. Même à cette distance, il fallait les toucher à la tête pour avoir le résultat voulu, ce qui n'était pas facile dans le noir.

Afin de tuer le matou maître-pisseur, j'ai dû attendre jusqu'à quatre heures du matin. J'avais enlevé la moustiquaire de la porte de cuisine et je l'attendais de pied ferme. L'arrivée en catimini du matou gris tigré aux pattes blanches, celui qui régnait en roi et maître chez nos voisins côté est, ne me surprit guère. Le mal vient souvent d'une source insoupçonnée. Un seul plomb visé à l'intérieur de son oreille gauche et il tomba raide mort. Comme pour les autres chats assassinés par la suite, je tiens à le répéter, pour cause de légitime défense, je l'ai mis dans un sac vert arrosé de Windex pour enlever les odeurs suspectes, et je l'ai déposé dans la ruelle.

Lors de l'été des félins, j'ai souffert d'une dermatite au pied droit. Le médecin me traita un mois durant avant que cette saleté ne quitte mon corps. Selon lui, les causes d'une telle maladie de la peau étaient inconnues. Les crèmes qu'il m'a prescrites étaient fort efficaces contre les maladies de la peau de ce genre. Il fallait appliquer les deux crèmes matin et soir et la peau atteinte guérirait dans l'espace de quelques semaines. Entre-temps, il fallait éviter de consommer des produits laitiers et surtout, mais surtout chercher à me détendre. Pour le médecin, la cause de ma dermatite restait mystérieuse, mais je savais parfaitement bien d'où elle provenait.

En premier, je croyais avoir attrapé cela dans le métro, puisque j'avais déjà eu des morsures de puces aux chevilles, les maîtres de chats et de chiens transportant ces parasites à même leurs gros manteaux. Je me souviens bien, c'étaient assurément des morsures de puce, il y en avait trois et elles étaient disposées en demi-lune. C'était la peau exposée entre les lanières de ma sandale qui avait été atteinte. Alors je me demandais si la sandale elle-même était infectée, peut-être qu'un microbe exotique s'était logé dans le cuir. Ces nouvelles sandales avaient-elles été fabriquées en Chine, dans une prison de ce pays où l'on déguste le chat? Qui savait au juste, j'étais peut-être la victime d'une vengeance de chat, d'un chat racé qui, à l'instar de ses ancêtres adorés et choyés des Empereurs, aurait répandu son aura, *sa trace*, sur toute bête qu'il considérait comme étant inférieure, afin de garder son statut sacré. La soumission ou la mort. Eh bien, mes sandales en cuir authentique portaient peut-être l'empreinte de cette bête. Et j'avais été la cible facile, faite sur mesure, de ce radar braqué sur moi. J'ai raconté cette hypothèse à mon chum. Il m'a regardée tout de travers, où es-tu allée chercher de telles chinoiseries? Ma fille, reprends sur toi.

Ma maladie de peau était autre chose, bien sûr. J'avais souvent les sandales aux pieds quand j'arrosais le jardin. Dans la cour en avant, le chat gris d'un voisin faisait jadis ses besoins, dans un carré de fleurs tout près du boyau d'arrosage. Grâce au poivre de

cayenne, la moitié de ces fleurs sont mortes, mais le chat gris ne prend plus notre plate-bande pour sa litière. Néanmoins, il m'est déjà arrivé de piller dans les crottes de ce chat. Mon chum ne veut rien savoir de ma théorie qu'il juge exagérée. Une voisine à qui j'ai confié mes peurs m'a dit que j'avais peut-être raison. Elle avait déjà été atteinte de la gale de chat, une maladie qui s'était promenée partout sur son corps... Et une de ses connaissances, souffrant de la teigne de chat, avait perdu près de la moitié de ses cheveux. Alors, comme je disais, ma théorie est loin d'être farfelue. Je crois fermement que les fèces de ce félin m'ont infecté le corps. Et l'esprit, peut-être.

Mon chum n'est pas au courant, mais depuis quelque temps, je me sers de plombs parachute pointus pour tirer sur les chats, des plombs qui tuent à coup sûr la bête touchée. Dans mon bilan des événements de ce triste été, je ne crois pas avoir mentionné un autre facteur derrière le trafic aérien et terrestre sur notre terrasse pendant la nuit. Le couple au deuxième étage côté ouest, les mêmes qui ont le chat abyssin, possèdent également des perruches inséparables. Rien de plus alléchant pour un félin que ces oiseaux au plumage vif, une cible difficile à manquer sur fond de balcon gris, même la nuit. Les voisins mettent souvent la cage des oiseaux sur leur balcon, probablement pour mettre un peu de distance entre eux et ces oiseaux bruyants. La locataire de céans l'a déjà dit en soupirant: leurs cris sont violents. Même les mots d'amour peuvent faire du tintamarre, paraît-il.

Il y a deux jours, les amoureux côté ouest sont partis faire du camping. Ils ont apporté leur chat avec eux, mais ont abandonné leurs perruches inséparables aux intempéries et autres catastrophes. Hier matin, je n'entendais plus leurs cris rauques. Lorsque je suis sortie voir ce qu'il en était, j'ai vu la cage éventrée qui gisait sur le balcon. Aucun oiseau en vue, sauf quelques plumes qui flottaient au vent... Serait-ce une chatte en manque qui, hors d'elle, ne trouvant plus son matou abyssin, se serait attaquée à ces oiseaux? Mon chum ne veut rien savoir de ce nouveau drame. Il trouve que j'invente des scénarios sans queue ni tête, à partir de pratiquement rien. Nous ne sommes plus sur la même longueur d'ondes, lui et moi, nos idées n'ont pas la même visée, pour ainsi dire, car depuis l'achat du pistolet à air comprimé, il ne participe plus à la guerre que je livre aux chats. Il me tombe parfois sur les nerfs, c'est comme s'il me surveillait de près, à tout instant. Une fois, il m'a pris par les épaules et m'a dit ne plus savoir comment tout cela a commencé, mais peux-tu bien me dire comment cela va finir? Bien malgré moi, la chasse aux félins est devenue un plaisir solitaire.

Ce soir, il fait pleine lune. Bien entendu, les nuits de pleine lune, il est plus facile de tuer les chats. Par de telles nuits, je peux repérer, sans problème aucun, les quelques chats qui restent dans le voisinage. Il en reste encore quelques-uns qui rasant les murs et s'enfuient, comme s'ils sentaient ma présence à distance. Par contre, les nuits de pleine lune, je risque de devenir moi-même la cible du regard des voisins. Dieu me garde si jamais les voisins m'identifiaient comme assassine de leurs chers minous. Jamais mon chum me pardonnerait si on avait tout le quartier et même la police sur le dos. Justement la police est en train de mener une enquête sur la disparition effarante de chats. L'hypothèse actuelle serait que les chats disparus aient consommé une espèce de poison à rat qui brûle les

intestins et qui fait que l'animal se rue aveuglément vers une source d'eau. On a trouvé plusieurs cadavres de chats flottant dans les piscines du quartier et on est en train d'effectuer des autopsies. Détail étrange: aucun chat ne portait un collier, ce qui rendait l'identification des chats quasiment impossible, au grand dam des gens qui cherchaient désespérément leur chat.

Depuis le début de cette guerre de légitime défense que je livre, je me fais un devoir d'être prudente. Mais ce soir, le sang me bat dans les veines, je suis comme une chatte en chaleur, il me faut absolument sortir et rôder. Je longe la ruelle. Je m'arrête à environ cent pas de chez nous, à l'endroit usuel. Le matou jaunasse sort comme un éclair d'entre deux garages, je lève mon arme en la braquant sur lui et pose le doigt sur la détente. Au même moment, à deux pas derrière moi, j'entends un bruit. Je tourne la tête, l'arme à la main. Mon chum lève le bras vers moi et me saisit par l'épaule gauche pour me détourner de ma cible. Ce faisant, il me fait pivoter brusquement. L'arme est braquée sur lui et le coup part, je le jure, je le jure, tout seul. Mon amoureux s'effondre, s'accroche à moi et nous tombons à la renverse. Je sens le poids de son corps sur moi, il ne bouge pas, ne parle pas et lorsque je vois le sang gicler de sa tête, je suis sûre de l'avoir atteint mortellement dans la tempe. Étendue sur le dos, mon amoureux dans les bras, je vois tout: le vaste ciel, la lune, les pâles étoiles, ses cheveux bougeant tout doucement, telles des brindilles tendres. Lui et moi, inséparables, à la guerre comme à la guerre, à la vie comme à la mort. Je tire un deuxième plomb droit dans mon oreille gauche.